

Poèmes de la montagne et de la neige

Je me demande souvent quelle est la montagne
Le torrent qui coule de son flanc, disparaît l'hiver sous la neige
Le vent glacial.
Autrefois nous remplissions nos poumons de cet air là,
Celui qui s'emplit de givre et s'irise dans le rayon matinal,
Puis nous avons ressenti faiblement la brûlure.
L'ubac des monts n'était plus vert, on n'entendait presque plus
Le chant des oiseaux-lyres et le mufle des taureaux s'épaississait.
On n'y voyait plus clair la nuit.
C'était me disais-tu la Lune qui se refroidissait.
Je n'entendais rien à tes propos, je t'aimais mais je ne te croyais pas,
Tu disais...
Je marchais devant, sûr d'atteindre le col avant l'orage,
Quand j'y arrivais, des petits drapeaux pleins de clochettes tintaient
Annonciateurs de brouillards violets et d'intempéries sauvages,
Le redescente dans la vallée était terrible,
Des petits éclairs à nos pieds
La pluie nous faisait grelotter.
Maintenant de là où je suis j'entends bien
Pourtant le cri des chefs de bande,
Des bergers rappelant leurs chiens.
Ils soufflent dans des manchons de bois
Qu'ils ont évidés et leurs sons résonnent
comme des cornes dans la brume.
Le ciel là où je suis se divise en deux moitiés,
L'une est claire et sans espoir,
L'autre connaît des recoins sombres,
Meublés de nuages qui sont là, m'a-t-on dit
Depuis la nuit des temps,
Bien avant que nous soyons là
Pour parcourir le temps.

Peut-être ne suis-je pas qui vous croyez,
Peut-être je ne suis pas
Mon ombre
Peut-être je ne suis

Qui je suis
Parfois je suis cela
Je suis

Puis parfois je suis un autre
Je suis
Ou pas

Suivre les pas d'un autre
Suivre tes pas
Ses pas

Et puis me retourner
Voir si j'y suis
Voir qui me suit

Finalement rien
Ni lui, ni qui
Ni personne

Tout enfuit
Tout se fuit
Et me fuit

Ecoute un peu
Ce bruit qui
Me fait sans être

Car croyais-tu être
O toi qui me fuis
O moi que je fus

Prétention d'être
Grain d'être
Espoir superflu

Où va ton être
Quand le dos tourne
Et cours vers où ?

Ton pas glisse
Tu as cru neige
As cru

Mais voilà
Son corps à elle
Est neige

Seule vérité
Tu cours après
Juste un baiser

Lisse sur paupières
Léger transparent
Qui s'y colle

Indicible effroi
Immobile
Glace hiver froid

Neige
Ou n'ai-je.

J'avance dans le froid ambiant
La neige nous est tombée hier soir,
Au matin ne vivent que des traces
De bêtes tourbillonnantes
Qui partirent heureuses
Et ne revinrent jamais
Ou bien trouvèrent au sein
D'un terrier quelque aliment
Ancien pour se nourrir.
Le chevreuil a secoué son échine,
Le lièvre s'est teint en blanc
Et l'oiseau on ne l'entend.
Bourrasque a fait s'envoler
Des flocons désertier la branche
Qui, courbée par le vent,
En vient à nous écrire
Dans le plus parfait silence
Des mots.

Dérisoire de l'encre blanche
Quand tout autour de nous s'enfuit.

Enfermer le sommeil
Bleu avec mon cœur
Écourter le bruit
Effeuille le silence
Demain nous serons un
L'unité se paye
Et marche à pas légers
Sur la neige des jours.

Où ton silence grandit
Ta tête aux étoiles
Renversée
Tes cheveux d'argent
Comblés
Dans tes bras le foin séché
Où tes hanches courber
Et tes jambes assécher
L'eau, la pluie
La neige qui fond,
Tintent sur le métal
Et nous vibrons
 Nuage violent.

Je me souviens d'un matin d'hiver
où les marronniers saignaient
Le froid ensemçait les caniveaux
comme des fourmis emplissant nos sandales
J'écoutais muet les cris des bateliers
en soulevant depuis la rive
la bâche d'un abri de fortune
Où deux oisillons fourraient
Le bec dans leurs plumes
Je ne savais pas où aller
les promesses étaient rudes
Et les merveilles gelées
n'avaient plus la couleur d'or
des gaufres mitonnées
J'écoutais le vent
j'écoutais le ciel
et j'entendais rire tout bas
dans le silence des pierres grises
près des fleurs fanées,
des herbes écrasées
et des brindilles séchées.
Un castor avait établi son home
près d'une cascade en forme de lierre
je lui donnais des noix, des fruits d'hiver
en attendant qu'il me dise
Que je pouvais entrer, m'étendre
me reposer, luire, bruire de mes cils
qui se heurtent à la façon métallique
des barrières qui se ferment sur l'île.
Je n'avais pas en ce temps-là
fini de manger mon pot de miel.

J'ai des souvenirs
de marche sous la pluie

de chemins acérés
et de verdure qui luit
comme feuille d'acier

j'ai dans ma mémoire
des retours de montagne
où nous baignions nos pieds
dans des ruisseaux d'argent

et j'entends encore
le grondement
silencieux
de torrents dans l'Alpe.

D'où nous vient
cette terreur
l'oubli momentané
des conditions de vie

pourquoi ne pas jaillir
au milieu des chevreuils
et prétendre à leurs yeux
être leur égal ?

ne penses-tu donc
qu'aux jours de gris
toi qui longtemps
ne savais que murmurer,
là où il fallait dire.

Vie. Vie au matin maintenant
quand on a flairé la beauté du Jour.
Qu'on se demande à quoi sert la Poésie
puisqu'aussi bien ce jour
parle en soi
parle de lui-même.
Mais la poésie est un filtre
tamis par où se diffuse
notre parole mélangée.
Egarée, trop confuse,
in-cohérente
qui ne part de soi que pour dire
l'émotion du corps
éparpillé
qui s'éveille.
Immense stupeur du soleil
il émerge sans un bruit

lui si grand si resplendissant
il n'a pas besoin de bruit
au-dessus du monde grinçant
à peine si on lui prête
ces couinements gais
qui ne viennent en réalité
que de moineaux égayés
ou de fauvettes endimanchées.
Ô Terres labourées,
arbres qui frémissiez
nous ne savons encor
ce que l'on dira
à l'heure de votre Mort.
